

HISTOIRE DE LA PRESSE SATIRIQUE ALLEMANDE¹

Ursula E. KOCH & Jean-Claude GARDES

Satire et caricature ont connu un premier âge d'or en Allemagne aux 16^e et 17^e siècles. Grâce aux progrès techniques réalisés dès le 15^e siècle, la reproduction multiple devient possible et l'on assiste alors dans le cadre de la Réforme et de la Contre-Réforme à un véritable raz-de-marée de pamphlets et d'écrits polémiques illustrés, qui préfigurent ce que sera plus tard la presse humoristique et satirique². C'est toutefois en France qu'apparaît en 1789 dans le contexte de la Révolution la première publication satirique périodique, *Les Révolutions de France et de Brabant*, avec pour la première fois la combinaison de textes et d'images. D'autres créations éphémères reprendront le même schéma. Les véritables débuts de cette presse sont toutefois à dater de 1830, lorsque Charles Philippon crée l'hebdomadaire *La Caricature*, puis en 1832 le quotidien *Le Charivari*, qui serviront de modèles aux très nombreux périodiques ultérieurs.

¹ Cet article prend appui sur de nombreux travaux que nous avons publiés sur la presse satirique allemande et dont nous reprenons parfois en partie les termes. Cf. www.eiris.eu (bibliographie). Quant aux dessinateurs cités, on peut se référer notamment à Kurt Flemig, *Karikaturisten-Lexikon*, Munich etc., Saur, 1993.

² Cf. W[illiam] A. Coupe, *German political satires from the Reformation to the Second World War*, Part I, 1500-1848, 2 vol., White Plains, New York, 1993.

Les débuts de la presse satirique et humoristique allemande. La création de « *Fliegende Blätter* » et « *Kladderadatsch* » en 1844 et 1848

Durant les guerres de libération contre la France napoléonienne, plus de 400 caricatures furent diffusées en Allemagne sous forme de feuilles volantes³. Une fois la Confédération germanique créée (1815), la censure préalable mit toutefois rapidement fin aux premières tentatives de périodiques illustrés consacrés à l'humour et à la satire. C'est la création des *Fliegende Blätter* (« Feuilles volantes ») à Munich le 7 novembre 1844⁴ qui marque les véritables débuts de la presse satirique et humoristique allemande. Puis, suite à l'agitation sociale et politique qui précède et provoque les révolutions de 1848, on voit naître un certain nombre de feuilles satiriques à Düsseldorf, Francfort-sur-le-Main, Hambourg, Leipzig ou Stuttgart ; on en compte 6 à Munich (dont *Leuchtkugeln* (« Balles traçantes ») et *Münchener Punsch*) et 35 à Berlin⁵. Parmi ces dernières, il faut citer en premier lieu le *Kladderadatsch* (« Patatras »), qui, comme les *Fliegende Blätter*, mais dans un tout autre registre, assurera la continuité de la presse satirique allemande jusqu'en 1944 (fig. 1 et 2).

Editées dans les deux grands centres de la satire graphique allemande jusqu'au milieu du 20^e siècle, *Fliegende Blätter* et *Fliegende Blätter* représentent deux facettes presque opposées de ce genre de presse. Fondées par le libraire Friedrich Schneider et le graveur Caspar Braun, *Fliegende Blätter* est le type même de ce que l'on a qualifié en Allemagne de *Familienwitzblatt*⁶, c'est-à-dire de périodique dont l'objectif est certes de dénoncer les travers de la société, mais surtout d'amuser et de divertir. À quelques exceptions près, durant les périodes de grande tension nationale ou internationale, la revue ne se départira jamais de sa bonne humeur jusqu'en 1944. Sa longévité s'explique par la qualité artistique de ses vignettes ainsi que par son caractère populaire et son absence d'esprit partisan. Elle compta parmi ses innombrables collaborateurs quelques artistes de grand talent, notamment

³ Sabine und Ernst Scheffler (avec la collaboration de Gerd Unverfehrt), *So zerstieben getraeumte Weltreiche. Napoleon I. in der deutschen Karikatur*, Stuttgart, Hatje, 1995.

⁴ Tout comme le *Punch* de Londres, fondé en 1841, la revue prend appui sur le modèle français.

⁵ En plus des périodiques, il y a lieu de mentionner les feuilles volantes illustrées satiriques, diffusées, en 1848, par milliers. Cf. Deutsches Historisches Museum, *1848. Politik, Propaganda, Information und Unterhaltung aus der Druckerpresse*, Berlin, 1998 (CD-Rom).

⁶ Cf. Henriette Moos, *Zur Soziologie des Witzblattes*, Munich, Max Steinebach, 1915.

Carl Spitzweg, Wilhelm Busch, Edmund Harburger, Adolf Oberländer ou Hermann Schlittgen.

Fondé le 7 mai 1848 par l'éditeur Albert Hofmann et l'auteur de comédies bouffonnes David Kalisch, *Kladderadatsch*, longtemps rédigé par Kalisch et ses cousins Ernst Dohm, Rudolf Löwenstein et illustré par Wilhelm Scholz, représente quant à lui parfaitement le *Tendenzwitzblatt*. Comme ses homologues berlinois aux noms évocateurs – *Berliner Groß-maul* (« La grande gueule berlinoise »), *Berliner Krakehler* (« Le chahuteur berlinois »), *Der Satyr* ou *Der Teufel in Berlin* (« Le diable à Berlin ») – il veut dès le départ se faire l'écho de l'allégresse révolutionnaire et affirmer à grands cris des convictions que la censure obligeait à taire précédemment : « Les temps ont changé ! (...) Les princes sont tombés – Les trônes renversés (...) Patatras ! ». Contrairement aux *Fliegende Blätter*, *Kladderadatsch* est toujours resté une revue satirique politique ne laissant guère de place aux documents de pur divertissement. Son libéralisme initial l'incite à se pencher prioritairement sur les questions de constitutionnalité, de représentation populaire, de liberté et d'unité nationale.

Diversification progressive de la presse satirique (1850-1870)

La contre-révolution dès l'automne 1848 et la décennie dite de la réaction mettent rapidement fin à l'essor de la presse satirique allemande. Certes, les autorités n'osent pas rétablir la censure, mais elles savent entraver les activités de la presse par l'autorisation préalable, le cautionnement, l'interdiction de la vente à la criée et le transport obligatoire par la poste. Ceci vaut tout particulièrement pour Berlin où, profitant de l'attentat perpétré contre le roi Frédéric Guillaume IV en mai 1850, la législation concernant la presse est rapidement renforcée et donne naissance à la loi du 12 mai 1851, qui restera en vigueur jusqu'en 1874. De plus, selon le Code pénal prussien, les délits de lèse-majesté, d'offense à l'égard des chefs d'Etat allemands ou étrangers ou des diplomates accrédités à la cour de Berlin sont désormais punis d'amendes ou de peines de prison.

L'ensemble des revues satiriques, dont la très mordante *Deutsche Reichsbremse* (« Le taon impérial ») de Leipzig, est victime de cet arbitraire réactionnaire et est contraint de cesser de paraître ou de se réfugier dans un humour anodin. Seul *Kladderadatsch* parvient, grâce au courage de son

éditeur et à la finesse de ses collaborateurs, à surmonter toutes les embûches alors même qu'il vitupère contre la réaction, les aristocrates, les bureaucrates et l'apathie du peuple allemand. Il est vrai qu'il tempère dès le début des années cinquante son radicalisme initial et réserve ses flèches les plus acérées à « l'usurpateur » Napoléon III (*LUI, ER*). Le portrait de l'empereur français – grosse tête, nez allongé, ventre proéminent et jambes trop maigres, chaussées ou non de bottes de cavalier – est vite repris par la presse satirique européenne. *Kladderadatsch* fut l'objet de plusieurs confiscations en Prusse et interdit de vente en France (jusqu'en 1870).

Dans ce contexte, la progression de la revue, qui déclare « L'opinion publique, c'est nous ! », a de quoi surprendre : de 2000 exemplaires en 1848, les tirages passent à 14 000 en 1854 et atteignent près de 40 000 en 1866⁷. Il est vrai qu'un nouveau personnage participe dans une large part à la diversification thématique satirique : nommé premier ministre de Prusse en 1862, le comte Bismarck que Wilhelm Scholz dote dès 1863 des légendaires trois cheveux dressés sur le crâne chauve, parvient à « rivaliser » avec l'empereur français pour sa politique autoritariste menée d'une main de fer. Face à ces attaques, le parti conservateur tente en vain – de 1862 à 1864 – avec *Der Kleine Reaktionär* (« Le petit réactionnaire ») de donner aux forces de droite un organe satirique influent. À partir de la guerre austro-prussienne (1866), puis de la fondation de la Confédération d'Allemagne du Nord (dotée d'un parlement), *Kladderadatsch*, tout comme une partie non négligeable de l'opinion allemande, sera toutefois de plus en plus attiré par cet homme en lequel il finit par voir davantage l'artisan de l'unité allemande tant désirée que le junker réactionnaire. En Bavière, où une loi sur la presse très stricte avait été promulguée en 1850, les *Fliegende Blätter* et quelques pâles imitations renoncent presque entièrement à toute satire politique. Seul le *Münchener Punsch*, qui se singularise par son petit format (in-octavo), maintient une tradition critique, même si son éditeur Martin Eduard von Schleich, antiprusien déclaré, est contraint de refréner son ardeur. Dans les « villes libres », la répression après 1848 ne fut pas aussi vive qu'en Prusse ou en Bavière et la presse satirique put jouir encore d'une relative liberté de manœuvre. Ainsi, Friedrich Stolze lance-t-il en 1860 la *Frankfurter Latern* (fig. 3, voir page suiv.). Avec son complice Ernst Schalck, dessinateur de grand talent

⁷ Cf. Klaus Schulz, « *Kladderadatsch* ». *Ein bürgerliches Witzblatt von der Märzrevolution bis zum Nationalsozialismus 1848-1944*, Bochum, Brockmeyer, 1975, p. 170.

disparu prématurément en 1865, il s'en prend sans ménagement à Bismarck et la Prusse. La revue est l'objet de maintes interdictions et confiscations en dehors de Francfort et est même contrainte de disparaître pendant quelques années après l'annexion de la ville libre par le royaume de Prusse en 1866. F. Stoltze la remplacera bon gré mal gré par différentes publications portant des titres différents⁸. A Hambourg, Julius Stettenheim, un jeune homme plein d'esprit, fonde en 1862 l'hebdomadaire *Hamburger Wespen* (« Les guêpes de Hambourg »), interdit, en Prusse, en raison de ses convictions démocratiques. Fin 1867, le périodique est transféré à Berlin. Rebaptisé *Berliner Wespen* (« Les guêpes de Berlin »), rédigé par Stettenheim et illustré par Gustav Heil, il parvient alors à une renommée nationale (fig. 4). Après *Fliegende Blätter*, *Kladderadatsch* et *Frankfurter Latern*, il s'agit là de la quatrième création durable d'importance en Allemagne.

Berlin, centre de la presse satirique allemande (1871-1890)

Sous l'Empire allemand, en raison de certains paragraphes du Code pénal (crime de lèse-majesté, blasphème, attentat à la pudeur etc.) et du Code de commerce (possibilité d'interdire la vente à la criée), la presse satirique ne put s'épanouir librement en dépit d'une législation assouplie à partir de 1874. Durant l'ère bismarckienne toutefois, ce sont essentiellement les journaux catholiques et socialistes qui eurent à souffrir de la censure, ce qui ne saurait surprendre dans le cadre du *Kulturkampf* et des lois d'exception antisocialistes promulguées en 1878 et prorogées jusqu'en 1890.

Berlin, dont la population passe de 800 000 à 1,5 millions en vingt ans (de 1870 à 1890), s'affirme alors comme la capitale de la presse satirique allemande. Durant cette période, environ 40 périodiques humoristiques ou satiriques, souvent éphémères, voient le jour. Ce sont les journaux libéraux de toutes tendances qui assurent la primauté de Berlin sur la scène satirique allemande, notamment *Kladderadatsch*, *Berliner Wespen* et à partir de 1872 *Ulk* (« Le Canular »), supplément gratuit du *Berliner Tageblatt*, proche du mouvement progressiste. Les tirages sont particulièrement élevés pour l'époque : *Kladderadatsch* tire fréquemment à 50 000 exemplaires, *Berliner Wespen* à environ 30 000 et *Ulk*, alors illustré par Hermann Scherenberg, après dix ans

⁸ Cf. Petra Breitzkreuz, *Napoleon III., Bismarck, Michel & Co. Karikaturen und Texte aus der « Frankfurter Latern »*, Darmstadt, betz-druck, 2010.

d'existence à 70 000. Durant l'ère bismarckienne, ce « Cerbère d'humour à trois têtes », connu hors des frontières allemandes, combattra avec force catholiques, conservateurs prussiens et antisémites. Alors que les *Berliner Wespen* sont remplacées, en 1888, par une nouvelle série purement humoristique (*Deutsche Wespen*), *Ulz* augmente le nombre de ses pages et offre aux lecteurs, en plus de la satire politique, une satire sociale ou un humour teinté d'érotisme, préfigurant ainsi les créations satiriques de la fin du siècle. On peut compter l'hebdomadaire *Lustige Blätter* au nombre de ces dernières. Fondé en octobre 1886 à Hambourg par Otto Eysler, originaire de Vienne, et rédigé par le satiriste Alexander Moszkowski, il fut transféré en raison de son succès dès 1887 dans la capitale de l'Empire. Dès le départ, les « Feuilles amusantes » qui introduisent, en Allemagne, la page-titre en couleur, ont le souci de réaliser la synthèse entre le *Familienwitzblatt* et le *Tendenzwitzblatt* : c'est ainsi que, dans un même numéro, dessins et satires politiques côtoient caricatures ornementales sur la haute société et illustrations purement humoristiques sur la vie du peuple berlinois⁹.

En Bavière, la presse satirique munichoise perd rapidement son seul représentant politique de qualité, le *Münchener Punsch*. S'étant ralliée au nouvel ordre impérial, la revue ne compte plus très vite qu'une poignée d'abonnés et cesse définitivement de paraître en 1875. Certes, la satire politique ne disparaît pas totalement, mais il s'agit de créations passagères dont les tirages ne dépassent que très rarement les 2000 ou 3000 exemplaires, comme *Die Bremse* (« Le taon »), porte-parole du particularisme bavarois, ou le périodique ultramontain *Das Narrenschiff* (« La Nef des fous »).

La seule création d'importance à Munich est celle en 1882 de la première grande revue socialiste éditée par Louis Viereck, puis par Maximin Ernst et intitulée *Süddeutscher Postillon* (« Le Postillon d'Allemagne du Sud ») (fig. 5). Le mouvement socialiste a très vite reconnu dans la presse satirique un moyen privilégié de propagande, surtout durant les lois d'exception. De nombreux journaux illustrés virent alors le jour tels *Mainzer Eulenspiegel* (« L'Espiegle de Mayence »), *Chemnitzer Raketen* (« Les Fusées de Chemnitz ») ou *Der Wahre Jacob* (« Jacques le Véridique ») à Hambourg, mais aucun ne parvint à tromper durablement la censure qui n'était pas appliquée

⁹ Détails in : Ursula E. Koch, *Der Teufel in Berlin. Von der Märzrevolution bis zu Bismarcks Entlassung. Illustrierte politische Witzblätter einer Metropole 1848-1890*, Cologne, informationspresse-c.w.leske, 1991.

avec la même rigueur dans tous les Etats allemands. La création du mensuel, puis bimensuel *Süddeutscher Postillon* est à rapprocher de celle en 1884 de son homologue de Stuttgart, *Der Wahre Jacob*, édité par Johann Heinrich Wilhelm Dietz (auparavant expulsé de Hambourg), revue qui fait preuve d'une grande prudence jusqu'à l'abolition des lois d'exception en 1890. À la fin de l'ère bismarckienne, les deux périodiques, le premier indépendant, le second financièrement soutenu par le parti social-démocrate, comptaient déjà 107 000 abonnés.



Fig. 5 : *Süddeutscher Postillon*.

En dehors de Berlin, Munich et Stuttgart (avec *Der Wahre Jacob*), la presse satirique et humoristique ne propose aucun titre d'importance nouveau. Il faut préciser que depuis 1872, la *Frankfurter Latern* reparaît régulièrement et poursuit son combat aux côtés du parti libéral de gauche *Deutsche Volkspartei*, qui part en guerre contre l'hégémonie de la Prusse et s'oppose à toutes les mesures de répression bismarckienne (*Kulturkampf*, *Sozialistengesetz* en premier lieu). Mais jusqu'à sa disparition définitive en 1893, deux ans

après la mort de son fondateur Friedrich Stoltze, la *Frankfurter Latern* est demeurée un périodique d'audience relativement modeste, ses tirages ne semblant pas avoir dépassé les 10 000 exemplaires.

L'âge d'or de la presse satirique et humoristique (1890-1914)

Comme en France, c'est durant les vingt-cinq ans qui séparent la fin de l'ère bismarckienne du déclenchement de la Première Guerre mondiale que la presse satirique a connu ses grandes heures de gloire, se diversifiant et s'enrichissant dans une très large mesure. Le centre de gravité de cette presse va basculer vers la capitale de la Bavière, alors que les périodiques socialistes connaissent un essor incomparable.

Certes, Berlin demeure un foyer essentiel de la satire et de la caricature : ainsi les trois grandes revues que sont *Kladderadatsch*, *Ulk* et *Lustige Blätter* jouissent-elles toujours d'une audience non négligeable. Toutefois, en dépit de rédacteurs (Johannes Trojan, Paul Warncke) et dessinateurs talentueux (Gustav Brandt ou Franz Jüttner), *Kladderadatsch*, après un procès pour lèse-majesté (1897), peu incisif en politique intérieure et engoncé dans une sorte de torpeur conservatrice aussi bien sur le plan formel que thématique, ressemble progressivement, aux yeux des libéraux de gauche, à une « revue satirique retraitée » (*pensioniertes Witzblatt*). En revanche, *Lustige Blätter* et surtout *Ulk* (rédacteur en chef : Sigmar Mehring), qui jouent davantage la carte de la diversité et voient leur illustration évoluer vers une satire graphique épurée (ne citons que Lyonel Feininger) peuvent s'enorgueillir de tirages extrêmement importants : certains numéros spéciaux des *Lustige Blätter* atteignent 100 000 exemplaires (fig. 6), *Ulk*, en tant que supplément illustré gratuit d'un *deuxième* quotidien berlinois libéral, parvient en 1911/12 au tirage exceptionnel de 286 000 exemplaires.

Ulk ne peut toutefois sur un plan purement comptable concurrencer *Der Wahre Jacob*. La revue socialiste de Stuttgart, qui entame en 1890 sa progression vertigineuse avoisine, une fois le *Süddeutscher Postillon*¹⁰ absorbé, les 400 000 exemplaires vendus au début des années dix du vingtième siècle, lorsque la social-démocratie connaît ses plus grands succès électoraux.

¹⁰ Le périodique fut rédigé, de 1892 à 1900, sous la responsabilité du collectionneur et futur historiographe de la caricature Eduard Fuchs. Cf. Ulrich Weitz, *Salonkultur und Proletariat. Eduard Fuchs – Sammler, Sittengeschichtler, Sozialist*, Stuttgart, Stöffler & Schütz, 1991, et *Ridiculus 2* : « Eduard Fuchs ».



Fig. 6 : *Lustige Blätter*, n° 26, 1904.

Les deux bi-mensuels, surtout le premier, ont joué un rôle primordial dans l'éducation politique de la classe ouvrière à laquelle ils s'adressent presque exclusivement, recourant essentiellement à des artistes adhérents ou proches de la social-démocratie. Convaincus de l'avènement prochain du socialisme, *Süddeutscher Postillon*, objet de nombreuses poursuites judiciaires (en 1898 E. Fuchs est condamné à une peine de prison de dix mois) et *Der Wahre Jacob*, plus prudent¹¹, combattent l'ordre établi, prônant la prise du pouvoir par les socialistes, renforçant le sentiment de classe des ouvriers, cherchant par ailleurs à contribuer efficacement à la formation politique et culturelle du prolétariat auquel sont proposés des chroniques historiques sur les mouvements révolutionnaires, sur quelques grands écrivains et artistes (par exemple Honoré Daumier) ainsi que sur quelques-uns des pionniers ou des dirigeants du mouvement social-démocrate. La plupart des collaborateurs de ces deux

¹¹ Voir les travaux (dont la thèse de 3^e cycle) de Jean-Claude Gardes sur la revue, et Konrad Ege, *Karikatur und Bildsatire im Deutschen Reich: DER WAHRE JACOB. Hamburg 1879/80, Stuttgart 1884-1914. Mediengeschichte, Mitarbeiter, Chefredakteure, Grafik*, Münster; Hamburg, Lit., 1992.

revues ne sont plus guère connus aujourd'hui, et pourtant des satiristes comme Max Kegel, Rudolf Lavant ou des dessinateurs comme Hans Gabriel Jentzsch ou Maximilian Vanselow ne manquent pas de talent. Sur le plan idéologique, l'évolution de *Der Wahre Jacob* reflète assez fidèlement celle de la social-démocratie allemande, du radicalisme vers le révisionnisme, qui s'impose durant la première décennie du vingtième siècle.

Le centre incontesté de la presse satirique à la Belle Epoque est Munich, qui compte environ 500 000 habitants au tournant du siècle et est alors l'un des hauts-lieux de la presse, de l'édition et des arts graphiques. En 1895, la ville recensait, notamment dans le quartier de Schwabing, près de 1200 sculpteurs et peintres professionnels, dont beaucoup étaient dessinateurs. D'autre part, la ville accueillait bon nombre d'artistes étrangers. Entre 1886 et 1914 on dénombre plus d'une soixantaine de périodiques, plus ou moins viables, proposant dans des proportions variables textes sérieux et politiques, dessins purement humoristiques, caricatures de mœurs, satires (graphiques) politiques. À l'opposé de Berlin, la presse satirique purement politique ne parvient guère à s'implanter en dépit de la qualité de certains titres éphémères comme *Die Geißel* (« Le Fouet » ; 1895-96) et de la création d'hebdomadaires humoristico-satiriques édités par les défenseurs du catholicisme (*Stechpalmen* - « Le houx »), de l'antisémitisme (*Lucifer*, *Der Grobian* - « Le mufle ») ou de l'anarchisme (*Der Affenspiegel* - « Le miroir des singes », *Der Komet*). La tradition humoristique initiée par *Fliegende Blätter* (qui, en 1894, tirent à 95 000 exemplaires dont 10 000 partent pour l'Amérique) suscite l'apparition d'un nouveau fleuron du genre avec la création d'une revue fondée par Lothar Meggendorfer en 1889 à Esslingen, transférée en 1892 à Munich et dont le nom définitif ne s'impose qu'en 1898 *Meggendorfer Blätter* (50 000 exemplaires). D'autres revues illustrées en noir et blanc ou en couleur s'adressent à des catégories sociales ou professionnelles précises : cyclistes, automobilistes, touristes, pédagogues, noceurs, artistes...¹²

Mais le fait marquant des deux décennies précédant la guerre est l'apparition presque simultanée de deux hebdomadaires qui ont apporté un sang nouveau au genre, *Jugend* (« Jeunesse ») et *Simplicissimus*. Le premier est connu pour avoir donné son nom au style le plus marquant du tournant du

¹² Détails in : Ursula E. Koch/Markus Behmer (Dir.), *Grobe Wahrheiten-Wahre Grobheiten. Feine Striche-Scharfe Stiche. Jugend, Simplicissimus und andere Karikaturen-Journale der Münchner « Belle Epoque » als Spiegel und Zerrspiegel der kleinen wie der großen Welt*, München, R. Fischer, 1996.

siècle, le *Jugendstil* (art nouveau). Créé en janvier 1896 par le co-propriétaire du plus grand quotidien libéral d'Allemagne du Sud (*Münchner Neueste Nachrichten*), Georg Hirth, il se singularise par ses unes en couleur, par le grand nombre de collaborateurs artistiques européens, notamment français, et par son contenu : *Jugend* est à la fois une revue d'art, une revue littéraire, politique et satirique. Dans un même numéro, on trouve tout autant des reproductions d'œuvres d'art (dont des nus) que des illustrations ornementales originales, tout autant des éditoriaux de l'éditeur Hirth ou des contributions littéraires que des satires de mœurs et des caricatures politiques (dont 1742 dues au peintre Arpad Schmidhammer). L'éventail fort large de son registre lui assure un succès immédiat : 40 000 exemplaires en 1900, 75 000 peu avant la guerre¹³ (fig. 7).

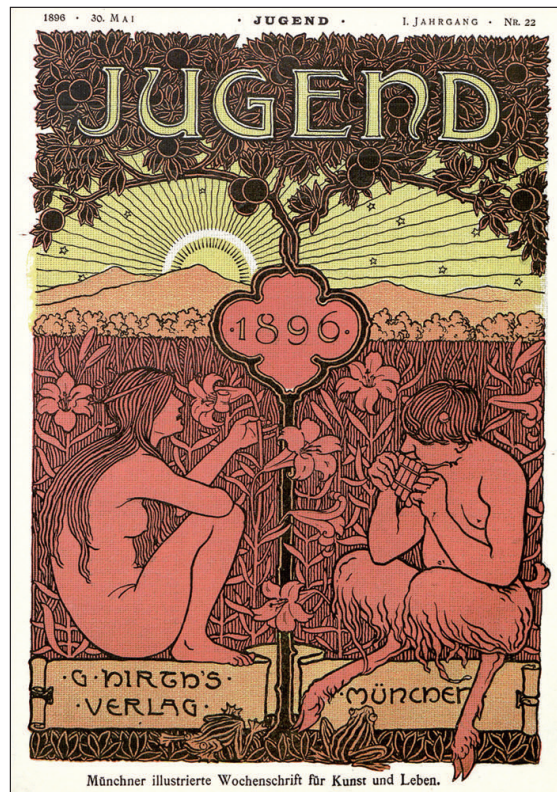


Fig. 7 : *Jugend*, n° 22, 1896.

¹³ Cf. l'étude de Suzanne Gourdon, *La JUGEND de Georg Hirth. La Belle Epoque munichoise entre Paris et Saint-Petersbourg*, Strasbourg, Centre d'études germaniques, 1997. Plusieurs ouvrages, dont la thèse de Laurence Danguy (*L'Âge de la jeunesse*, Paris, 2009), traitent d'aspects particuliers de cette revue.

Jugend ne peut toutefois rivaliser avec *Simplicissimus* en termes d'audience et de reconnaissance. La revue conçue à Paris par le jeune éditeur Albert Langen et créée en avril 1896 demeure jusqu'à nos jours une référence. S'inspirant de *Gil Blas illustré* (supplément du quotidien littéraire *Gil Blas*), *Simplicissimus*, vendu sous deux formes (édition bon marché et édition de luxe), a au départ des ambitions littéraires qu'il délaisse assez rapidement pour se tourner vers la critique acerbe de l'époque du prince régent bavarois Luitpold et de l'empire wilhelmien (nationalisme, militarisme, colonialisme, question sociale, bigoterie, hypocrisie). Ses attaques lui valurent maint procès (dont un, retentissant, pour lèse-majesté)¹⁴ et de nombreuses interdictions de vente à la criée ou dans les gares de Prusse et de Bavière. En politique extérieure, cette revue ne se départ qu'en de rares occasions de sa francophilie, tançant avec toujours plus de vigueur les faits et gestes des Britanniques ou des Russes. Son succès, qui ne se traduit que partiellement dans les chiffres de diffusion inférieurs à 100 000¹⁵, est incontestablement dû au talent du satiriste Ludwig Thoma et des dessinateurs de génie que furent Thomas Theodor Heine, Bruno Paul, Ferdinand von Reznicek, Erich Schilling, Wilhelm Schulz Eduard, Thöny, Rudolf Wilke, Olaf Gulbransson et Karl Arnold, dont la première caricature fut publiée en 1907. Ces artistes, devenus plus tard associés d'une SARL « *Simplicissimus* », parviennent tous dans des genres différents à mettre le doigt sur des dysfonctionnements politiques, sociaux et culturels, dans un graphisme parfois teinté d'érotisme (notamment chez F. von Reznicek). Son emblème, un bouledogue rouge, parle encore à beaucoup de nos contemporains et on ne peut compter les publications périodiques qui ont tenté de copier le *Simplicissimus* de la Belle Époque¹⁶ (fig. 8). Notons que *Jugend* et *Simplicissimus*, entre-temps numérisés comme *Fliegende Blätter*, *Kladderadatsch*, *Ulk* et *Der Wahre Jacob*, doivent leur célébrité également à de nombreux produits annexes (numéros spéciaux, affiches, cartes postales) ainsi qu'à des expositions tant nationales qu'internationales.

¹⁴ Pour avoir ridiculisé, en 1898, Guillaume II lors d'un voyage officiel en Palestine, le dessinateur (Thomas Theodor Heine) et l'auteur d'un poème (Frank Wedekind) sont condamnés à des peines de forteresse. L'éditeur Langen s'enfuit à Paris et ne rentrera à Munich que cinq ans plus tard. Voir les travaux de notre collègue Helga Abret.

¹⁵ *Simplicissimus* (tout comme certains confrères) était beaucoup lu dans les cafés, les restaurants, les casinos d'officiers et les salons de coiffure pour hommes.

¹⁶ Le catalogue le plus instructif se réfère à l'exposition munichoise (Haus der Kunst) de 1978 : *Simplicissimus. Eine satirische Zeitschrift. München 1896-1944*.



Fig. 8 : *Simplicissimus*, n° 1, 1896.

La presse illustrée en guerre (1914-1918)

Si le déclenchement de la guerre en août 1914 en surprend plus d'un en dépit des signes avant-coureurs, le ralliement à la cause nationale est immédiat et total, même de la part des journaux les plus hostiles au militarisme prussien, *Der Wahre Jacob* et *Simplicissimus*. « En Allemagne tout comme en France, règne en 1914 la conviction que la responsabilité de la guerre incombe uniquement à l'adversaire », dit à juste titre Jörg von Uthmann¹⁷. Ainsi, la quasi-totalité des artistes se rallient au célèbre appel à l'union sacrée lancé par Guillaume II le premier août : « Je ne connais plus de partis, je ne connais que des Allemands ». Jouant sur la polysémie du mot « dreschen » (= battre le blé, donner une raclée), plusieurs d'entre eux illustrent avec délectation les propos tenus par l'empereur dès le 4 août pour galvaniser

¹⁷ Jörg von Uthmann, *Le diable est-il allemand ? – 200 ans de préjugés franco-allemands*, Paris, 1984, p. 221.



Fig. 9 : Der Wahre Jacob, 1914.

les troupes : « Jetzt wollen wir sie dreschen » (Maintenant, nous allons leur mettre une raclée !) (fig. 9). De nombreuses images, récurrentes, tentent de prouver dans l'enthousiasme du départ que l'ennemi, souvent un rustre barbare (notamment le Russe), était un incapable, un fanfaron.

Au fil des mois, les représentations grossières du début évoluent quelque peu, tant il est difficile de taxer l'ennemi d'incompétence militaire alors même que le conflit s'éternise. Dans les journaux illustrés les moins tournés vers la satire politique (*Fliegende Blätter*, *Lustige Blätter* et même *Jugend*), les dessins apologétiques, peu ou pas satiriques, mobilisateurs et incitatifs, se multiplient. Il en est de même des comptes rendus sur la vie quotidienne en temps de guerre et même des historiettes humoristiques destinées à faire sourire, à faire oublier la dureté du quotidien. On ne peut ici passer sous silence les feuilles volantes du « Journal de guerre de Lille » (*Liller Kriegszeitung*), dont le dessinateur n'était autre que Karl Arnold. Aux représentations purement négatives des soldats ennemis se superpose dans maint journal celui du

« poilu », d'un soldat ennemi qui connaît, tout comme son homologue allemand des conditions de vie difficiles et pour lequel on éprouve malgré tout un certain respect. On note toutefois un regain d'intérêt pour les faits militaires lorsque sont posées en 1917 la question des annexions par les puissances alliées et la question de l'Alsace-Lorraine.

À partir de 1917, les revues libérales *Ulk* (qui avait publié une série patriotique de 200 dessins de Heinrich Zille) et *Simplicissimus* (dont les charges les plus violentes d'avant 1914 avaient été reprises par la propagande française)¹⁸ ainsi que *Der Wahre Jacob* manifestent de plus en plus souvent leur désir de paix, même si les artistes retrouvent quelque ardeur lors de la grande offensive de 1918. Ils réservent alors également une place croissante à la description de la situation intérieure de l'Allemagne, faisant état des dissensions politiques, des problèmes d'approvisionnement et des trafics en tout genre. Après l'armistice et la révolution de novembre 1918, les divergences de vue entre les différents journaux s'accroissent à nouveau. Le temps de l'Union sacrée est bien révolu.

Le relatif déclin de la presse satirique durant la République de Weimar

Du fait de la progression spectaculaire des moyens de reproduction et de l'utilisation de plus en plus fréquente de la photographie, qui ôte aux portraits-charges une partie de leur attrait et permet de réagir plus rapidement aux événements, le début du vingtième siècle a vu se multiplier des organes illustrés qui traitent des sujets les plus divers et qui s'ouvrent largement au nouveau media, tout en conservant une partie satirique. Alors que les revues satiriques voient leur audience baisser sensiblement durant et à l'issue de la Première Guerre mondiale, des périodiques tels que *Berliner Illustrierte Zeitung* (« Journal illustré de Berlin »), hebdomadaire édité par le magnat de la presse Ullstein, ou plus tard le bi-mensuel *Arbeiter-Illustrierte Zeitung* (*A-I-Z* ; *AIZ* ; « Journal illustré des ouvriers », créé en 1925) atteignent à leur apogée des tirages de deux millions et de 500 000 exemplaires. La presse satirique n'a plus le monopole de la caricature, des magazines culturels ou politiques aussi différents que *Die Aktion* (pacifiste) ou l'hebdomadaire violemment antisémite créé par Julius Streicher en 1927 *Der Stürmer* (« L'Assaillant ») donnent aux dessinateurs la possibilité de s'exprimer. De

¹⁸ Voir Klaus Kirchner, *Flugblätter aus Frankreich 1914-1918*, Erlangen, D+C, 1992, pp. 468-533.

plus, comme à Paris, mais plus timidement, la presse quotidienne recourt de plus en plus à la caricature, soit en une, soit à l'intérieur des journaux (cela vaut tout particulièrement pour les organes du KPD, du SPD et du NSDAP).

Les revues purement satiriques demeurent malgré tout après la guerre un medium important : au moins 90 titres ont existé sous la deuxième République allemande, tout groupe politique ou social se manifestant à Berlin estimait indispensable d'avoir son propre organe¹⁹.

Abstraction faite des créations d'extrême gauche, ce sont toutefois, dans l'ensemble, les revues nées au 19^e siècle qui continuent de dominer la scène satirique, la plupart des nouvelles publications se heurtant soit à des difficultés financières, soit aux mesures répressives, en dépit de la liberté d'opinion garantie par la nouvelle constitution dite de Weimar (1919).

À droite, *Kladderadatsch*, toujours aussi conservateur et anti-socialiste, reste l'organe de référence. Ses dessinateurs attitrés sont alors Otto Garvens, Werner Hahmann, Arthur Johnson et Hans Maria Lindloff. Comme l'ensemble de ses confrères, il rend compte essentiellement de deux sujets, étroitement liés : les difficultés de la jeune démocratie qu'il abhorre, et les rapports de force en Europe à l'issue du traité de Versailles. Sa virulence extrême s'exprime tout particulièrement sous la forme d'un hurlement incessant contre le principe des réparations et de la seule responsabilité allemande dans le déclenchement de la guerre. Se rapprochant toujours plus du mouvement national-socialiste, il ne fut pas nécessaire de le mettre au pas en 1933²⁰. Aux côtés du *Kladderadatsch*, quelques nouveaux titres berlinois tentèrent de faire valoir les idées de la droite radicale : *Der rote Adler* (« L'aigle rouge »), *Leuchtkugel*, *Der Satyr* et le journal antisémite *Deutsches Witzblatt* (1920-1928).

C'est avant tout à Munich que furent fondés, au début des années 20, différents journaux d'extrême-droite éphémères vitupérant contre le dirigeant politique Matthias Erzberger (favorable au traité de Versailles et assassiné en 1921), le bolchevisme, l'anarchie et les juifs. Parmi les plus connus citons *Phosphor* et *Rote Hand*. C'est encore à Munich que les nationaux-socialistes créèrent, en janvier 1931, sous le titre de *Die Brennessel* (« L'Ortie »), un organe satirique mensuel, qui devint neuf mois plus tard un hebdomadaire. S'adressant – au-delà des membres du NSDAP – à un public relativement large, la revue affiche un tirage dépassant, dès 1932, les 30 000 exemplaires.

¹⁹ Cf. Klaus Haese/Wolfgang U. Schütte, *Frau Republik geht pleite*, Edition Leipzig, 1989.

²⁰ Cf. Schulz, *o.c.*, pp. 201-212.

La *Brennessel*, illustrée, entre autres, par le « bohémien » Josef Plank (pseudonyme Seppla) et par Hans Schweizer (pseudonyme Mjölñir), un ami de Josef Goebbels, se singularise par son combat contre l'Union soviétique (plus de 400 caricatures), les écrivains engagés et l'art moderne ainsi que par sa glorification des « héros » du mouvement national-socialiste²¹ (fig. 10).

Si *Kladderadatsch* demeure un organe purement politique et *Fliegende Blätter* une revue qui s'adresse aux familles, *Lustige Blätter* et *Jugend*, dont la qualité iconographique baisse d'un ton, évoluent après la guerre.

Leurs artistes (dont Walter Trier) préfèrent se détourner de la scène politique et exprimer une certaine joie de vivre. Dans ce contexte, il n'est pas surprenant que naissent à cette époque, notamment à Berlin, des journaux se vouant à l'humour léger aux titres évocateurs et aux tirages parfois étonnants : *Tabakskollegium* (« Tabagie »), *Witzkaviar* (« Un caviar de bons mots ») et pour les jeunes *Der heitere Fridolin*, (« Le gai Fridolin ») vendu à 350 000 exemplaires.

Simplicissimus, successivement géré par Hermann Sinsheimer et Franz Schoenberner, mérite une remarque particulière. En dépit de sa ligne politique « au-dessus des partis » et de la qualité des productions de Karl Arnold qui vit environ six mois sur douze à Berlin pour croquer sur le vif la vie de la capitale (4 millions d'habitants), son tirage (entre 35 000 et 40 000 exemplaires) baisse considérablement. Certes, la politique – en particulier le « Diktat » de Versailles qui a engendré au sein de la rédaction une véritable francophobie –, puis les affres de l'inflation et de la crise économique inspirent aux anciens du *Simplicissimus* et à quelques collaborateurs occasionnels (Heinrich Zille, Käthe Kollwitz, George Grosz) encore de fort beaux dessins.



Fig. 10 : *Die Brennessel*, 1933.

²¹ Cf. Patrick Merziger, *Nationalsozialistische Satire und « Deutscher Humor »*. *Politische Bedeutung und Öffentlichkeit populärer Unterhaltung 1931-1945*, Stuttgart, Steiner, 2010, pp. 91-103 ; 106.

Mais force est de constater que la satire de mœurs prend une place de plus en plus importante²².

Bien que touchés également par l'évolution globale de la presse satirique, *Ulk* et *Der Wahre Jacob* (provisoirement remplacé par *Lachen links* et paraissant désormais à Berlin), se différencient clairement sur le plan politique des grandes revues précitées. Même si les deux titres qui emploient en partie les mêmes artistes (entre autres Gerhard Holler, Willi Steinert et Willibald Krain) ne ménagent pas leurs critiques à l'égard des puissances qui ont gagné la guerre, ils ne cessent de clamer qu'il faut trouver un terrain d'entente avec elles, notamment avec la France (fig. 11). Ils se réjouissent de l'établissement d'un système républicain et démocratique qu'ils défendent contre l'extrémisme de droite et de gauche (le parti communiste allemand). Au début des années 1930, face au danger national-socialiste qui se précise, *Ulk* et *Der Wahre Jacob* délaissent l'humour parfois lénifiant pour se lancer dans une longue diatribe contre Hitler et son parti, dont ils fustigent les thèses expansionnistes.

Le phénomène marquant de la satire graphique de l'après-guerre est toutefois l'émergence d'une caricature radicale de gauche, qui s'insurge contre l'attitude « honteuse » des sociaux-démocrates qui apportent leur caution au système capitaliste. Proches du parti communiste, quelques artistes au style novateur comme George Grosz ou John Heartfield (spécialiste des photomontages)²³, sont à l'origine des premières revues satiriques révolutionnaires d'importance de la République de Weimar, quoiqu'éphémères : *Blutiger Ernst*, *Jedermann sein eigener Fussball*, *Die Pleite*. Les dessinateurs de ces journaux collaborèrent par la suite, à partir de 1923, avec des artistes tels que Karl Holtz, Rudolf Schlichter, Griffel et Alex Keil à l'organe satirique du KPD *Der [rote] Knüppel* (« La Crosse [rouge] »). Celui-ci connut momentanément un grand succès (plus de 100 000 exemplaires), fut interdit à plusieurs reprises et dut changer plusieurs fois de nom. *Der Knüppel* fut remplacé en 1928 par *Eulenspiegel* (« L'Espiègle »), revue moins intellectuelle, plus proche du public ouvrier, dans laquelle on retrouve des dessins touchants de Käthe Kollwitz et Heinrich Zille. *Eulenspiegel* laissa la place à son tour en 1932 à *Roter Pfeffer* (« Poivre rouge »), mensuel de combat

²² Cf. Ursula E. Koch, « „Bestes Witzblatt der Welt“ oder „Ware von vorgestern“? Der Simplicissimus in der Weimarer Republik (1918-1933) », in : Gertrud Maria Rösch (Dir.), *Simplicissimus. Glanz und Elend der Satire in Deutschland*, Regensburg, Univ.-Verlag, 1996, pp. 126-148.

²³ Cf. Roland März, *Heartfield montiert: 1930-1938*, Ed. Leipzig, 1993.

dont la une du 15 juillet de la même année mettait en garde les électeurs allemands : « Seuls les veaux les plus stupides élisent leur boucher [Hitler] eux-mêmes ! »²⁴ (fig. 12).



Fig. 11 : *Ulz*, n° 37, 1929.



Fig. 12 : *Roter Pfeffer*.

L'agonie des grands journaux satiriques durant le Troisième Reich (1933-1945)

L'arrivée d'Hitler au pouvoir le 30 janvier 1933, puis le décret adopté au lendemain de l'incendie du Reichstag le 28 février, signifient la fin de la presse satirique non seulement communiste, mais aussi social-démocrate et libérale (de gauche). *Roter Pfeffer* est interdit en février, *Der Wahre Jacob* en mars. *Ulz*, devenu en mars 1933 une simple rubrique, disparaît définitivement un an plus tard. Bien des artistes sont maintenant tenus de se taire, arrêtés, jetés en prison ou dans des camps de concentration. Certains tentent de participer au combat contre le national-socialisme dans l'illégalité, plus nombreux sont ceux qui émigrent. C'est à Prague que renaissent ou voient le

²⁴ Voir Harald Olbrich (Ed.), *Sozialistische deutsche Karikatur 1848-1978*, Berlin (RDA), Eulenspiegel Verlag, 1979. Dessin de Rudolf Her[r]mann.

jour dès mars 1933 de nombreux journaux politiques ou littéraires d'opposition tels *AIZ*, célèbre pour les photomontages antihitlériens de J. Heartfield (rebaptisé *Die Volks-Illustrierte* en 1936). C'est encore à Prague qu'est fondée en janvier 1934 la seule revue satirique d'exil *Der Simplicus* (*Der Simpl* à partir de septembre 1934, lorsque disparaît la version tchèque de la revue). Confisqué à de nombreuses reprises, cet hebdomadaire (tirage entre 10 000 et 20 000 exemplaires) cesse sa parution en juillet 1935²⁵. Les dessinateurs (Johannes Wüsten, Erich Goldbaum, Günther Wagner ou Ludwig Wronkow) se tournent alors vers d'autres organes d'exil en langue allemande à Prague, puis à Paris, à Londres ou à New York.

En Allemagne ne subsistent plus en 1933 que six revues satiriques ou humoristiques : *Kladderadatsch*, *Die Brennessel*, *Lustige Blätter*, *Fliegende Blätter*, *Simplicissimus* et *Jugend*. Les deux premières soutiennent ouvertement le parti national-socialiste, la seconde jusqu'à sa disparition en 1938. *Fliegende Blätter* et *Lustige Blätter*, qui consacrent un nombre croissant de numéros spéciaux à des thèmes anodins (voyages, villégiature, sport, jeu, vin) n'ont pas besoin d'être mises au pas. Dans les premiers numéros parus après le 30 janvier 1933, *Simplicissimus* et *Jugend* s'en prennent encore avec virulence aux nouveaux dirigeants. Puis, *Simplicissimus*, interdit pendant deux semaines, reparaît dès le 1^{er} avril 1933, après avoir prêté serment de fidélité à l'égard du nouveau gouvernement et accepté un remaniement du comité de rédaction. Le gérant Schoenberger et plusieurs dessinateurs, ainsi Thomas Theodor Heine et Walter Trier, quittent l'Allemagne, d'autres comme Thöny, Gulbransson, Schilling (qui se suicidera en avril 1945) ou Arnold transforment *Simplicissimus* en un organe de propagande. *Jugend*, notamment entre 1934 et 1936 sous la houlette de Arnold Weiss-Rüthel, réagit avec plus de dignité et ne tombe jamais dans le travers de l'apologie pure et simple, accordant une part croissante au pur divertissement.

Il va de soi qu'en septembre 1939, *Kladderadatsch* (11 315 exemplaires), *Lustige Blätter* (33 807) ainsi que *Simplicissimus* (près de 20 000 exemplaires), *Jugend* et *Fliegende Blätter* (33 500) prennent fait et cause pour l'Allemagne et retrouvent quelque ardeur politique, sans délaisser les bonnes blagues ou les caricatures de mœurs, destinées à détourner le peuple des vraies questions. *Jugend* se saborde en mars 1940. Les quatre revues restantes sont contraintes de cesser leur parution en septembre 1944. Elles reproduisent toutes le même

²⁵ Cf. *Ridiculosa 4 : Tyrannie, dictature et caricature*.

communiqué indiquant que la *Wehrmacht* et l'industrie d'armement requièrent désormais toutes les forces disponibles dans le cadre de la guerre totale et qu'elles reparaîtront au lendemain de la victoire. Promesse non tenue. Ainsi s'achève tristement la première grande page de la presse satirique et humoristique allemande.

Le renouveau de l'immédiat après-guerre (1945-49)

Très vite, tirant profit dès la fin de la guerre du besoin général de réflexion, d'information et de divertissement, la presse satirique renaît de ses cendres et va connaître momentanément de nouvelles heures de gloire, atteignant même selon Reinhard Hippen un tirage global de 1,5 millions²⁶. Parmi les revues qui voient le jour un peu partout, cinq méritent d'être mentionnées : *Das Wespennest*, *Der Simpl*, *Der Insulaner*, *Ulenspiegel* et *Frischer Wind*.

Les deux premières, fondées en février et mars 1946 à Stuttgart et Munich, ont connu une évolution similaire. Recherchant paix et conciliation, elles traitent tout d'abord des problèmes du quotidien, s'attardent sur le sort des démunis, des prisonniers, sur les injustices lors des procès de dénazification et sont illustrées en partie par les mêmes artistes (Henri Meyer-Brockmann, W. Schäfer ou H. Hutt par exemple). Progressivement, la politique des Alliés fait l'objet d'un nombre toujours plus important de remarques : à l'éloge fréquent des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne font écho une méfiance constante vis-à-vis de la France, et surtout une haine croissante de l'URSS et du communisme, particulièrement dans le *Wespennest* (« Le Nid de guêpes »). À partir de 1948, à la suite d'un renouvellement important de leurs équipes de collaborateurs, les deux revues délaissent grandement la politique intérieure, deviennent plus humoristiques que satiriques et disparaissent en 1949 et 1950. Leurs chiffres de diffusion n'ont jamais réellement dépassé les 35 000 pour *Das Wespennest* et 100 000 pour *Der Simpl* (auquel ont collaboré Olaf Gulbransson et le futur dessinateur-vedette de la *Süddeutsche Zeitung*, Ernst Maria Lang).

Berlin, alors divisé en quatre secteurs, demeure un centre privilégié de la presse illustrée. Créé en décembre 1945 par Herbert Sandberg et Günther Weisenborn, édité sous licence américaine, puis soviétique, *Ulenspiegel*

²⁶ Reinhard Hippen, *Kabarett der spitzen Feder – Streitzeitschriften*, pendo-Verlag, Zürich 1986, p. 149.

se différencie des deux journaux cités ci-dessus par sa coloration politique plus marquée. La revue (120 000 exemplaires avant la réforme monétaire) réclame une Allemagne unie, libre et socialiste et dépasse comme autrefois *Der Wahre Jacob* le cadre étroit de la presse satirique en organisant des soirées-discussions avec des écrivains et en publiant des œuvres de Brecht, Vercors, Eluard... *Ulenspiegel* opère dans le courant de l'année 1948 un virage politique et se lance dans une longue diatribe contre les Américains et le chancelier Adenauer dès la fondation de la RFA, avant de disparaître en août 1950. *Frischer Wind* (« Vent frais »), fondé en avril 1946 sous licence soviétique, s'adresse dès le départ à un large public ouvrier. C'est un journal de combat dans lequel les recherches esthétiques demeurent rares, mais qui connut un très grand succès : ses chiffres de diffusion varient entre 200 000 et 1,2 million d'exemplaires. Parmi les premiers collaborateurs de cet organe, on peut noter Barlog, Horst von Möllendorf, Georg et Hermann Wilke.

L'hebdomadaire *Der Insulaner* (« L'insulaire ») ne mérite d'être cité que parce qu'il a reçu le concours de rédacteurs et de dessinateurs de premier plan tels que Wolfdietrich Schnurre, cofondateur du groupe littéraire 47, Hans Kossatz, auteur de dessins dans les revues *Der Wahre Jacob* et *Die Brennessel*, Paul Rosié ou Chlodwig Poth. Créé en septembre 1948 par le chansonnier Günter Neumann, journal protégé par les Américains, il doit bien entendu son nom à la situation toute particulière de « Berlin Ouest » à cette époque. Il n'a pas survécu à la fin du blocus, cessant de paraître en août 1949.

Rôle et fonction de la satire illustrée en RDA

Une fois *Ulenspiegel* disparu, *Frischer Wind* demeura le seul organe satirique illustré édité en RDA. Il fut remplacé, en mai 1954, par un nouvel hebdomadaire, *Eulenspiegel*, ne différant guère de son prédécesseur, si ce n'est par sa présentation plus soignée et par son format supérieur. Durant les premières années de la RDA s'est posée la question du rôle et de la fonction de la satire, bon nombre d'artistes se refusant à ne dénoncer que l'impérialisme étranger, à ne faire que l'éloge de leur propre pays et à laisser ainsi tomber toute satire comique du régime. Les autorités est-allemandes semblent avoir alors éprouvé des difficultés à délimiter le champ d'action de la satire et de la caricature et des recommandations grandement contradictoires se succédèrent. Profitant de ces incertitudes, *Frischer Wind*, puis *Eulenspiegel* prirent alors

quelques libertés qui se traduisirent par des critiques virulentes auxquelles répondirent quelques confiscations et le renvoi du rédacteur en chef.

En 1956, à la suite de l'insurrection hongroise, *Eulenspiegel* fut en quelque sorte mis au pas. Les caricatures de première page comportant des critiques internes ou des illustrations humoristiques furent remplacées par des illustrations prenant à partie les forces occidentales, notamment la RFA, pendant longtemps grossièrement symbolisée par la croix gammée ou par un capitaliste fumant un cigare. De 1956 à 1989, la revue ne s'écarta que rarement de la ligne officielle, se faisant l'apologue du socialisme est-allemand et menant un combat implacable contre l'impérialisme occidental. Parallèlement, *Eulenspiegel* dénonçait, souvent dans la bonne humeur, certains dysfonctionnements de la société est-allemande (entre autres les délais infinis de livraison), qui, selon lui, étaient soit individuels, soit passagers, soit partiels et par là, nullement typiques (fig. 13). Comptant des dessinateurs de talent



Fig. 13 : *Eulenspiegel*.

tels que Peter Dittrich, Leo Haas ou Louis Rauwolf, tous trois spécialistes de la caricature « anti-impérialiste », puis Hans Behling, Reiner Schwalme et Manfred Bofiger pour les « critiques » intérieures ou les illustrations humoristiques, cet hebdomadaire connut un grand succès avec des tirages atteignant les 350.000, voire 500 000 exemplaires. Il a joué un rôle primordial de « soupape » pour les citoyens de RDA, leur permettant de pointer avec beaucoup de prudence certaines faiblesses du régime qui valurent à la rédaction d'*Eulenspiegel* quelques ennuis passagers avec les dirigeants du parti.

La situation contrastée de la presse satirique en RFA de 1949 à 1989

Une fois l'effervescence des premières années de reconstruction passée, le déclin des journaux satiriques illustrés s'amorce en RFA, largement compensé il est vrai par les innombrables dessins de presse paraissant dans les quotidiens d'information générale et dans certains magazines. Pendant plusieurs années, la presse satirique ouest-allemande est presque inexistante. En 1953 et 1954 toutefois, deux nouvelles revues voient le jour.

Créé en 1953 à Düsseldorf, *Der Deutsche Michel* (« Michel l'Allemand ») fait la part belle aux conteurs d'histoires et aux bons mots gratuits, mais fait par ailleurs preuve d'une agressivité extrême à l'égard des dirigeants ouest-allemands, leur reprochant la vanité de leur politique militaire et étrangère. Cette agressivité semble être à l'origine de sa disparition en mars 1957, celle-ci intervenant immédiatement après l'emprisonnement du rédacteur en chef Heinrich Arndt. Parmi ses collaborateurs, on relève les noms d'Anton Schnack, de Jo Hanns Rösler, d'Irmgard Keun ou Thaddäus Troll (pseudonyme de Hans Bayer) pour les rédacteurs, Hans Firzlaff ou Kurt Halbritter pour les dessinateurs. De 1954 à 1967 paraît sous la houlette du journaliste et dessinateur Olaf Iversen à Munich un nouveau *Simplicissimus* qui prend incontestablement modèle sur son célèbre prédécesseur, que ce soit dans sa présentation ou dans les thématiques abordées : militarisme, Eglises, politique et vie bavaroise, mœurs de différentes couches sociales... En dépit de son ton agressif et de la qualité de l'illustration confiée à des dessinateurs comme Manfred Oesterle, Kurt Heiligenstaedt, Horst Haizinger, Josef Sauer, Hanns E. Köhler (H.E.K. ; « Erik » sous le III^e Reich), en dépit également de la publicité que lui procurèrent maints démêlés avec la justice, la revue n'est jamais parvenue à toucher un large public. Son tirage ne semble pas avoir dépassé les 80 000 (en 1955), oscillant longtemps autour de 50 000 exemplaires.

À vrai dire, le centre de gravité de la satire illustrée, dont le déclin donne lieu à diverses interprétations à la fin des années 50, se déplace au début des années 60 vers Francfort où est fondée en 1962, à l'initiative des caricaturistes Kurt Halbritter, Chlodwig Poth et Hans Traxler et des éditeurs Erich Bärmeier et Hans A. Nickel, la revue mensuelle *Pardon*, le premier journal satirique moderne de l'après-guerre. Se refusant pendant très longtemps à se rallier à un parti, porté par les mouvements de protestation des années 60 et 70, *Pardon* s'en prend sans ménagement à tous les systèmes autoritaires et mène des campagnes retentissantes contre le parti néo-nazi NPD et le Chah d'Iran en 1967, contre le quotidien *Bild-Zeitung* en 1968 et 1970, contre la Bundeswehr en 1969, le ministre bavarois Franz Josef Strauss en 1972 ou le nucléaire en 1977. Son succès (jusqu'à 300 000 exemplaires) repose en grande partie sur le renouvellement graphique et textuel, largement inspiré de *Hara-Kiri* et de la revue newyorkaise *MAD* également commercialisée en Allemagne : à côté de tous les styles de caricature traditionnelle, l'illustration propose de courtes bandes dessinées, des collages satiriques, des séries de photos tournant en dérision des personnalités connues à l'aide de bulles ; les parties textuelles font la part belle au nonsense, mais aussi aux reportages provocateurs tels que ceux de Günter Wallraff ou de la féministe Alice Schwarzer. Le déclin de cette revue très influente coïncide avec l'essoufflement des grands mouvements de revendication ; l'éditeur H.A. Nickel, très autoritaire, de moins en moins sensible aux problèmes essentiellement politiques, semble avoir largement contribué à cette évolution. Tour à tour, les meilleurs dessinateurs quittent la revue, que Nickel cède en octobre 1980 à Henning Venske. Sous la houlette de ce dernier, *Pardon* retrouve quelque couleur avant de cesser de paraître avec le n° 13 de 1982.

La concurrence d'autres revues a accéléré sa disparition. Ainsi, le mensuel *Titanic* (sous-titre : « Le journal satirique définitif »), lancé en novembre 1979 par Karl Heinz Waechter, Robert Gernhardt, Hans Traxler, Peter Knorr et Chlodwig Poth également à Francfort, s'est rapidement fait un nom. Sous la houlette de ces artistes et de F.W. Bernstein (pseudonyme de Fritz Weigle), Eckhard Henscheid et Bernd Eilert, qui forment le noyau de ce qu'on a appelé dans un premier temps « L'école humoristique de Francfort », puis « La Nouvelle Ecole de Francfort »²⁷, la satire prend un tour particulier, déjà

²⁷ Sur cette dénomination ironique qui fait référence à l'Ecole de Francfort, cf. les articles de Jean-Claude Gardes sur les dessinateurs Robert Gernhardt, F.W. Bernstein et K.F. Waechter.

initié dans *Pardon*, s'en tenant aux propos que H. Traxler avait émis dès 1978 : « L'art de la satire politique a beaucoup évolué au fil des années. Aujourd'hui, il est rare d'attaquer de front un adversaire. Là où les défauts et les faiblesses apparaissent clairement, cela ne présente plus d'intérêt de les dévoiler »²⁸. Partant de ce principe, dessinateurs et satiristes recourent volontiers au burlesque, voire au nonsense, bien moins – si l'on se réfère aux catégories baudelairiennes – au comique significatif cher à maint dessinateur français qu'au comique absolu proche du grotesque. En raison de mainte représentation grotesque blasphématoire ou diffamatoire, *Titanic* a fait l'objet de poursuites judiciaires dès ses premières années d'existence en dépit de la liberté de la presse garantie par la loi. Les tirages demeurent modestes : 60 000 exemplaires vendus.

Le rapprochement stylistique des deux grandes revues depuis la réunification

Depuis la réunification (octobre 1990), la presse satirique allemande reste essentiellement représentée par *Eulenspiegel*, qui fêtera bientôt ses 60 ans d'existence et *Titanic* (30 ans en 2009 ; plus de 20 numéros interdits)²⁹, ce qui est peu. Aucune création n'est parvenue à s'établir durablement. Seul, le mensuel *Kowalski*, édité à Kiel, dont la présentation ressemble en tous points à celle de *Titanic*, a réussi à perdurer quelques années (de septembre 1987 à septembre 1993). Moins politique que la revue de Francfort et illustré par des dessinateurs comme Walter Moers, Brösel, Ralf König ou Rattelschneck (pseudonyme de Marcus Weimer et Olav Westphalen), *Kowalski* s'adressait en premier lieu aux jeunes adultes.

Titanic, édité depuis 1988 à Berlin, mais toujours produit à Francfort, n'a guère évolué dans sa maquette depuis sa création. L'ancienne génération, dont plusieurs sont décédés (C. Poth, Friedrich K. Waechter, R. Gernhardt), a cédé progressivement la place « aux jeunes », qui ont repris le flambeau de la « Nouvelle Ecole de Francfort ». Tous les sujets d'actualité sont traités sur le mode de la subversion et de la dérision qui peut dérouter le lecteur français habitué au *Canard enchaîné* ou peu sensible au deuxième, voire troisième

²⁸ *Pardon*, p. 70, n° 10, p. 78.

²⁹ Cf. Peter Knorr et al., *Titanic – das endgültige Satirebuch. Das Erstbeste aus 30 Jahren*, Berlin, Rowohlt, 2009. Trois numéros spéciaux, parus en 2004, donnent une idée du contenu et des collaborateurs de la revue *Eulenspiegel* (1954-1989).



Fig. 14 et 15 : Titanic, 2005 & Eulenspiegel, 2005.

degré. La rédaction est aujourd'hui largement assurée par une équipe soudée (rédacteur responsable : Leo Fischer) et par une quarantaine de collaborateurs réguliers, auteurs et dessinateurs réunis. Mentionnons parmi les premiers Hans Zippert, Martin Sonneborn et Oliver Maria Schmitt, et parmi les derniers Hilke Raddatz, Achim Greser et Heribert Lenz ainsi que Thomas Hintner, Rudi Hurzlmeier et Stephan Rürup. *Titanic* (actuellement 99 760 exemplaires imprimés) s'adresse prioritairement à un public de jeunes de 20 à 30 ans de l'Ouest qui apprécient le ton irrespectueux qui s'est maintenu jusqu'à nos jours (fig. 14 et 15).

Dès 1989, *Eulenspiegel* a commencé à opérer sa mue. Rédacteurs et dessinateurs (au total une quarantaine) peuvent s'exprimer plus librement, ne regrettant pas les temps révolus. Pendant plusieurs années, la revue demeure toutefois fidèle aux poncifs éculés de la satire graphique des décennies passées (cf. allégories du capitalisme), Hans Mentz lui reproche à juste titre en mai 1990 dans la chronique *Humorkritik* de *Titanic* son ton larmoyant, sa difficulté à s'adapter à un monde complexe qu'on ne peut interpréter de façon binaire. Mais tant sur le plan formel que thématique, *Eulenspiegel* évolue rapidement : dès 1992, il devient mensuel. Progressivement, il se rapproche dans la présentation de *Titanic*, reprenant les mêmes recettes graphiques. Les thèmes deviennent plus variés, mais si la part du nonsense, de la pure dérision, inspirée de la revue francfortoise, augmente sensiblement, le poids du comique significatif demeure important. La revue (135 000 exemplaires), diffusée majoritairement dans les nouveaux « Länder », défend clairement un point de vue est-allemand. L'équipe d'avant 1989 a été peu à peu remplacée par des auteurs et artistes au style différent. Le rédacteur en chef est aujourd'hui Max Wedel. Parmi les principaux collaborateurs émergent Barbara Henniger, Burkhard Fritsche, Gerhard Glück, Gerhard Haderer, Klaus Stuttmann et Freimut Wössner.

Titanic et *Eulenspiegel* proposent également des cartes postales et, depuis peu, une version électronique. Les deux mensuels possèdent des sites Internet qui permettent de mettre en valeur leurs productions et de télécharger (pas toujours gratuitement) maints documents. De nombreuses publications satiriques apparaissent de nos jours sur le web ; de qualité souvent médiocre, il est difficile de mesurer leur impact et leur audience. Mais elles apportent sans aucun doute une contribution non négligeable à la tradition satirique, que les sites, parfois extrêmement bien fournis et agencés, de nombreux des-

sinateurs maintiennent non sans difficulté. Il va de soi que ce phénomène nouveau n'est pas spécifique à l'Allemagne et qu'il détermine en partie l'évolution actuelle de la presse satirique au niveau international.

Université de Bretagne Occidentale & Universität München